

Vendredi 21 mars 2014

[Don Quichotte et le problème de la réalité, par Cervantès, Schütz et Garouste](#)



Gérard Garouste : Le chevalier de la blanche lune, *Don Quichotte*, Diane de Selliers

Don Quichotte et le problème de la réalité, par Cervantès, Schütz et Garouste

Alfred Schütz : *Don Quichotte et le problème de la réalité*,
traduit de l'anglais par Thierry Blin, Allia, 64 p, 6,20 €

Cervantès : *Don Quichotte*, illustré par Gérard Garouste, Diane de Selliers,
La petite collection, traduction de François Rosset, revue par Jean Cassou,
deux tomes sous coffret, 326 p et 360 p, 95 €

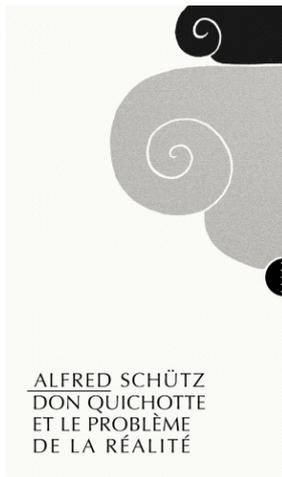
Personnage éminemment baroque, Don Quichotte oscille entre illusion et réalité. Ce serait alors affirmer que la seconde infirme sans recours la première. Cependant, au chevalier à la triste figure, l'illusion est bien plus précieuse et nécessaire. Et si Sancho semble irréductiblement, de sa grosse panse et de son âne, incarner la réalité, il n'est pas sans céder aux visions de son maître, son opposé, son miroir et son double, comme le confirme la tête biface de Janus qui les unit sur la couverture imaginée par le peintre

Gérard Garouste. De même, c'est avec le talent du sociologue et du philosophe qu'Alfred Schütz confirme, devant « le problème de la réalité », qui tous nous affecte, la pertinence de Cervantès, créateur de mythe.

L'on sait que Don Quichotte voit des géants au lieu de moulins et de tonneaux, voit une Dulcinée splendide au lieu d'une fruste paysanne du village du Toboso. C'est avec l'œil de son fantasme et d'une idéale construction du monde qu'il perçoit la réalité. S'appuyant alors sur la thèse de William James selon laquelle « l'origine et la source de toute réalité, que ce soit du point de vue absolu ou pratique, est donc subjective », Alfred Schütz utilise le héros de Cervantès comme une vaste machine destinée à montrer que « la vérité dépend de la réalité dans laquelle chacun croit, [que] nos choix et nos convictions sont avant tout des phénomènes sociaux ». Ce dernier « s'acharne à tenir pour réel son sous-univers imaginaire, alors qu'il se heurte sans cesse à cette réalité quotidienne ».

Ainsi, la chevalerie n'a rien de fictionnelle, car attestée dans tant de livres. Elle a une « mission divine », garde la Vérité, se joue de l'espace et du temps, « comme dans la conception einsteinienne de la théorie de la relativité ». Les « enchanteurs » garantissent « la coexistence et la compatibilité de plusieurs sous-univers de significations ». Hélas, si le monde social de Don Quichotte est « à ses yeux parfaitement lumineux, il relève de la folie pour ses semblables ».

Pourtant, la conviction de l'anti-héros de Cervantès, humilié, battu par la rudesse du réel et de ses contemporains, finit par aspirer en ses filets perceptifs nombre de comparses, dont l'aubergiste qui accepte de le sacrer chevalier, mais surtout Sancho Pança, grossier écuyer, bien terre à terre, qui finit par croire aux inepties splendides de son maître. Voilà Don Quichotte enchanteur à son tour, dont le charisme peut-être celui de maints poètes, de maints sectateurs et gourous, de maints politiques... Un « sous-univers de discours » est alors à l'œuvre. De la même façon que Sancho use d'un florilège de proverbes, quoique dans une autre « structure typique de pertinence ». Une sorte de tribunal finit par convenir que le bassin du barbier est bien « l'armet de Mambrin ». Ni « par la logique formelle, ni par le consentement de la majorité, pas plus que par la victoire militaire », la réalité ne peut être établie avec certitude.



Dans la seconde partie de son roman, Don Quichotte va jusqu'à « douter de sa propre identité », donc de sa réalité, là où les frontières de cette dernière sont mobiles. Au point d'admettre « le point de vue hégélien de la ruse de la Raison », comme lorsque Sancho convient qu'il puisse n'avoir vu de la Dulcinée idéale qu'une « paysanne empirique ».

Le spectacle de marionnettes auquel assiste Don Quichotte interroge également la réalité de l'art. Devant la représentation théâtrale du roi maure persécutant Mélisandre, il se jette sur le païen avec son sabre, stupéfait qu'il est par la mimesis aristotélicienne, par « la réalité du travail artistique ». L'illusion gouverne le cavalier de Rossinante, lorsque les yeux bandés il croit voler. Ainsi « aveuglés comme nous le sommes lorsque nous évoluons dans le domaine du transcendantal, nous ne pouvons vérifier le témoignage de nos semblables par nos propres perceptions sensorielles ».

Hélas, la désillusion finale fait que Don Quichotte « perd la foi dans le principe fondamental de sa métaphysique et de sa cosmogonie ». C'est alors qu'il retombe « dans la réalité quotidienne comme dans une prison et torturé par le plus cruel des geôliers : la raison de sens commun », et n'a plus qu'à mourir. S'il « vécu comme un idiot et mourut comme un sage », selon son compère Carrasco, nous sommes heureux qu'il n'ait pas vécu comme un sage, car nous n'aurions rien su du drame enchanteur du fameux chevalier autant picaresque qu'héroïque...

En ce sens, la réflexion d'Alfred Schütz, sociologue et psychologue, est plus que pertinente. Qui eût cru que Cervantès puisse ne pas être un philosophe enchanté eût été abusé ; remercions alors Alfred Schütz, de nous ouvrir les yeux, grâce à cet essai publié en 1946. L'amant imaginaire de Dulcinée perçoit la réalité, qui est toujours un problème, par le biais d'un filtre livresque et fantasmatique, comme ceux qu'un système

idéologique possède contre toute raison, comme l'a montré Jean-François Revel dans *La Connaissance inutile*¹[1].

Certes, la réalité reste subjective, du moment où elle est objet de perception. A moins qu'il s'agisse, chez Alfred Schütz, d'une pensée trop radicale. Car il n'en reste pas moins que l'objectif de la science et de la raison est de toucher, d'approcher le réel lui-même, qu'il s'agisse d'abord du terrain de la matière, ensuite -mais c'est là plus difficile- de celui de la pensée morale, économique et politique. Le risque étant de glisser en avalanche dans un relativisme qui ferait fi de la nécessité scientifique et d'une hiérarchie des valeurs à construire avec justice.



Cette relecture, stimulante, de Don Quichotte ne peut se passer du retour au texte de Cervantès ; surtout s'il est accompagné des images des illustrateurs du XIX^e et du XX^e, Tony Johannot, Gustave Doré, Dubout... Il faudra maintenant compter sur un renouvellement inouï de l'imagerie en 150 gouaches et 126 lettrines. Car l'œil et le pinceau de Gérard Garouste (né en 1946) ont ce grain de lyrisme et de folie qui font exploser les couleurs au service des facettes du mythe quichottesque.

Pour faire écho à Alfred Schütz, le *Don Quichotte* de Garouste est un « sous-univers » flamboyant, né de la rencontre d'un écrivain du XVI^e déjà égaré en son temps, quoique incroyablement moderne, avec un peintre inactuel, qui ne s'embarrasse pas des credo conceptuels et post-duchampiens de l'art contemporain. Il joue avec la fraîcheur de la gouache, avec la représentation, la diffraction, mentales et colorées. Il peint comme le fantôme d'un enfant qui hallucine le monde de la fiction, mais avec les moyens et la liberté d'un artiste achevé. En fait il s'agit de la représentation par Garouste de la représentation de la réalité que s'est faite Don Quichotte, lui-même personnage de fiction, né d'un auteur fictionnel, Cid Hamet Ben Engeli, imaginé par Cervantès. Les

¹

mises en abymes de la représentation et de la fiction brouillent tout espoir de réalité dès lors qu'il s'agit d'œuvre d'art aux multiples facettes, concaténations et métamorphoses.

Gérard Garouste montre avec autant de brio qu'Alfred Schütz combien Don Quichotte a un problème avec la et sa réalité. Il le peint à travers des distorsions corporelles, des affabulations de la perception. Sa tête se déploie, se retrouve détachée entre ses mains, multipliée, liée sans retour avec son complice et opposé, Sancho, qui est l'autre face de ce Janus. De plus, son miroir se renverse, comme il se démultiplie dans le miroir des histoires enchâssées parmi le roman. Il est tatoué d'yeux et de songes, couché dans la caverne de Platon. Allégorique comme les tarots, puéril comme le barbouillage, le travail du peintre bouscule les yeux, ravit l'esprit. Les métaphores baroques de Cervantès s'animent sous nos paupières : squelettes en feu, chanteuse devenue harpe, bossue se changeant en pieuvre, une duchesse se partageant en lune et soleil... Mieux encore, Gérard Garouste, en sa belle et quichottesque folie, s'identifie à son personnage et peint ses propres traits pour un « Quixotte apocrifo ».

Nous n'aurons pas la folie qu'eurent le curé et la gouvernante de Don Quichotte : jeter dans la cour et brûler ses livres de chevalerie. Que la raison, la beauté et la bibliophilie nous gardent d'agir de même ! Prenons soin de la réalité de l'opuscule d'Alfred Schütz et du coffret où Diane de Selliers sut unir la main de Cervantès et celle de Garouste...

Thierry Guinhut

[Thierry Guinhut: une vie d'écriture et de photographie](#)